

CONCOURS D'ÉCRITURES SHERBROOKOISE 2022  
VOLET ADULTE

TEXTE FINALISTE

# L'attente

*de Marc Lessard*

Elle attendait la mort. Ou était-ce la mort qui l'attendait ? Ce n'était peut-être qu'un simple malentendu. Quoi qu'il en fût, elle agonisait. D'une sale agonie qui lui paraissait plus longue que sa propre vie. Si lente à rendre le dernier soupir que même la mort s'ennuyait à mourir.

Mais l'attendait-elle vraiment ? Cette dame prétendait que si on attend la mort, c'est qu'on l'a invitée. Non. Elle avait décidé de ne plus l'attendre. Ni même l'espérer. Mais en attendant, elle savourait ses derniers instants.

Bien qu'au terme d'une existence qu'elle n'avait pas aimée, elle n'en aurait pas voulu d'autres. C'était la sienne de vie. Surtout heureuse que ce ne soit pas à refaire. Une vie truffée de rancœurs, de désillusions, de frustrations et d'occasions en or de ne pas répéter les mêmes erreurs. « On n'apprend pas à une vieille grimace à faire le singe ! ». Elle avait traversé cette existence en surnageant, à contre-courant, jamais à gué, à se les geler pour son malheur et pour lepire.

Calée dans son lit de mort, la souffrance lui rappelait qu'elle devait être encore en vie. Elle n'aurait su dire lequel de ses organes la faisait le plus pàtir. Ni celui qui l'achèverait. Comme s'il fallait un vainqueur. Ils se relayaient pour lui changer le mal de place. Sciemment, elle ne gobait plus quelque calmant que ce soit. La douleur désormais l'anesthésiait et la rendait folle de lucidité, comme pour en mousser l'intensité et en garder un souvenir impérissable. Souffrant tellement qu'elle aurait mérité son ciel si celui-ci avait eu assez d'espace. Mourrait-elle de vieillesse, ou du cœur, ou des poumons, du foie, des reins, des intestins, la rate, la tête, la lulette ?

« Je me fais plumer. ». Elle avait autant de métastases que de raisons de ne plus espérer s'en sortir.

Entre deux spasmes elle méditait sur cette vie sans véritable amitié, sans amours et sans êtres chers. Elle ne trouvait aucun souvenir d'une quelconque tendresse parentale dans une jeunesse à se dépêcher de grandir, à se désembourber de ce cycle malsain, de ce vacuum où s'enlisent les hommes et où profilèrent les préjugés, l'ignorance et la mesquinerie crasse qui font que de tout temps, même entre frères et soeurs, on réussit à renier son propre sang.

Elle avait slalomé entre les paradoxes et les absurdités de la vie. Elle était de ces graines qui poussent contre les injustices. Elle avait eu du pain sur la planche. Elle s'était frayé un chemin entre les mailles des tissus de mensonges. Elle était tricotée plus serrée. Et seule. Forcément.

Elle n'avait eu qu'un seul amour dans sa vie : ses chats. Eux seuls lui avaient procuré un peu de tendresse et c'est sur eux qu'elle pouvait déverser un trop-plein d'amour qui n'avait su trouver d'autres exutoires. Eux seuls semblaient savoir l'écouter, moyennant rétribution alimentaire substantielle. Au fil des années, deux s'étaient égarés, un s'était fait écraser devant chez elle, un autre fut euthanasié, et son dernier, un vieux matou miteux qu'elle avait nommé Darwin, était mort dans ses bras un an plus tôt. Darwin. Comme quoi l'évolution retombe toujours sur ses pattes. Elle l'avait vu dépérir et s'éteindre les yeux inondés de détresse...

Et maintenant, c'était son tour. Elle le savait et l'assumait pleinement, sans personne pour lui tenir la main ou pour l'étreindre. À cheval sur ses principes, elle avait plus ou moins cavalièrement congédié les personnes qui venaient l'assister à domicile. Elle leur avait intimé l'ordre de ne plus revenir la hanter. Elle voulait affronter la mort toute seule. C'était un combat à finir entre elle et la faucheuse. Elle voulait goûter à ce qu'avaient goûté toutes celles qui l'avaient précédée. Mourir à l'ancienne. Douleur, peur et détresse à prier un dieu pour qu'il vienne les chercher. Un dieu qui ne pouvait pas s'en foutre puisqu'il était absent, mais dont l'absence, elle, s'en foutait divinement.

Elle n'avait pas plus envie de mourir que de continuer à vivre. Elle était vivante-morte-

vivante, entre deux chaises et entre parenthèses. Comme si, ni la vie, ni la mort ne semblait vouloir d'elle. « Quand on vit trop longtemps, quand la vie vous garde en otage, la mort ne vous appréciera que davantage ». Ainsi écartelée entre une vie qui

fausse et une mort qui n'est plus au diapason, elle s'accrochait à sa vieille toison. « Il ne faut pas vendre la peau de l'ours si elle n'amasse pas mousse. ».

Sa vie avait été un compte à rebours. Un compte à rendre. Un compte en souffrance. Un règlement de compte du grand boss. Un conte de fée Carabosse. C'était l'histoire de sa vie. Une histoire sans histoire dans un film en noir et gris, racontant un méfait vécu, se contentant de jouer un rôle de figurant dans sa propre vie. Elle n'avait jamais demandé à venir au monde, et maintenant, on lui imposait d'en sortir. Mais elle ne se laissait pas mourir. C'est la vie qui la tenait en laisse. Elle ne mangeait plus, ne buvait plus, n'éliminait plus, respirait peut-être, au point où elle en était. Et la douleur qui migrait ici et là. La mort jouait avec sa proie.

Elle sentait que plus elle approchait de la mort, plus la vie la retenait. Tantôt en tirant sur sa laisse, tantôt en lui bottant les fesses. Tout en s'assurant de n'apaiser en rien ses souffrances comme mille maux de dents qui la mordaient, la croquaient à la faire craquer et à la bardasser du fond de sa vieille carcasse abandonnée.

« La vie vaut-elle la peine d'être survécue ? ». Elle en voulait encore. Même si tout son corps n'était plus qu'une épave qui prenait l'au-delà de toutes parts. Mourante, mais la vie n'avait pas dit ses derniers maux. Elle voulait voir de quoi la mort était capable. De quoi cet enfer se chauffe-t-il ? Ce que la mort avait dans le ventre n'était certainement pas plus vilain que ce qui mijotait dans le sien. « La mort est la plus mauvaise des perdantes. Toujours bonne dernière. » Mais la mort a ce mérite de ne jamais mentir. À travers douleur et délire, elle l'aurait bien invitée à prendre un dernier verre. Ver de terre ou crème de menthe, à la santé de la mourante. À la vie, à la mort.

Plus en os qu'en chair, elle n'avait même plus la force de lancer la serviette, d'agiter le drapeau blanc ou de déposer les armes. Ni même de s'abandonner à un sort que lui réservait un supposé destin. Ce destin avait été en retard ou avait perdu sa trace. Ce destin la traitait de la même façon que l'avait fait le reste de l'espèce humaine tout au long de sa vie : en l'ignorant droit dans les yeux.

Elle se demandait à quoi allait ressembler cette dernière fraction de seconde avant de passer de l'autre côté de ce miroir de glace. Avant de casser sa pipe et de rejoindre les rangs des non-fumeurs. « On n'a jamais une deuxième chance de vivre sa dernière heure. » Femme d'expérience, mais déstabilisée devant la mort, c'était sa

première fois. Elle ne pouvait pas fuir cette fois-là. Et sa dernière pensée. En quoi sa dernière pensée aurait-elle plus de valeur que son avant-dernière ? Sa pensée à cet instant ressemblait à un long chapelet de petits moments présents qui n'en finissait plus de tourner en rond.

Sentant et causant le malaise autour d'elle, elle conclut que c'était la solitude qui lui donnait des ailes. La compagnie de congénères la jetait par terre. « Il y a trop d'humains sur terre, et pas assez de terre sur les humains ».

N'ayant rien d'autre à faire, elle décida d'en faire encore moins. « Comment passer ce temps qui me dépasse ? ». À accueillir la mort comme étalée sur les rails à attendre les gros chars ? À tendre l'autre joue à cette multirécidiviste qui n'en aura jamais assez ? La prolongation n'ayant pas fait de gagnant, on allait en fusillade. Les livres ne balançaient plus. Elle vivait trop longtemps. À qui serait-elle redevable ou à qui en vouloir ? Dieu ? Dieu ! Jouissait-il de la voir affligée de la sorte ? Était-ce lui qui faisait durer le plaisir ? Pourquoi la faire vivre si longtemps ? Parce que d'autres sont partis trop tôt ? « Rien ne sert de mourir, il faut pourrir à point. ».

Jamais temps mort n'aura été aussi vivant. Et intense. Elle qui n'avait jamais eu d'enfants, elle ressentait des spasmes d'affliction comme d'autres avaient senti les douleurs des contractions jusqu'à accueillir l'accouchement telle une délivrance. Mais sa délivrance à elle n'en finissait plus de ne pas accoucher. Chacune de ses respirations était un avant-dernier souffle. Ahanant et haletant tout son soûl, elle sentait son corps se dilater à l'infini. Tout ce corps voulait sortir de ce corps. Un amas de peau morte encore fumant tel un tas de cendre qui cache un dernier tison. « Quand on m'appellera feu, c'est que je serai éteinte. ».

Combien de temps faut-il pour faire le deuil de sa vie ? Autant débiter à la naissance. Mais au seuil de la mort, était-il trop tard ? Il fallait tuer ce temps sans attendre. Ce temps qui l'achevait. Le tuer, oui, mais pas complètement. Pour ne pas le perdre. L'étirer. Lui faire subir le même sort qu'à elle. Pour gagner du temps. Dans la démesure de l'impossible. À la pointe de la suspension. Elle qui avait l'habitude de remettre au lendemain son avenir, son avenir se trouvait sans lendemain. Cette dernière tranche de vie était de la croûte.

Elle avait vécu en marge de la marge à observer les travers et les pervers de cette engeance humaine. Elle cherchait à comprendre les tonnants et les abrutissants qui

trônent au creux de cette anarchie archi-hiérarchisée. Elle s'était toujours sentie au mauvais endroit au mauvais moment, dans un espace-temps ayant tant d'espace que même les lois de la physique ne pouvaient s'appliquer à elle, à part la gravité qui lui tombait dessus et sur tout ce qu'elle entreprenait. Tout tombait à l'eau ou en ruine

Elle lambinait dans les limbes. À vau-l'eau à volonté. Elle voyait le trépas de trop près. Elle s'abandonnait à l'ivresse de cette dérive, se laissant aller sans laissez-passer, se butant aux écueils inhérents à sa condition. Dévalant vers cette cascade inconnue dont personne ne pouvait témoigner. La camarade en embuscade.

« Quand mon corps se sera désâmé, lequel du corps ou de l'âme se sera le plus débarrassé de l'autre ? ». Elle avait gardé ce vieux réflexe d'ironiser dans certaines situations délicates. La finesse était son dominateur commun. « Est-ce dieu qui n'aurait pas dû inventer l'homme ou l'homme qui n'aurait pas dû inventer dieu ? Si la vie vaut la peine, la mort vaut-elle le plaisir ? Les bons-vivants feront-ils de mauvais-morts ? ... ».

Elle n'avait aucune croyance à laquelle se raccrocher. « Tant qu'à prier dans le beurre... ». Elle préférait cette liberté de perdre son temps à sa façon. « Je ne crois pas en dieu et vice versa. ». C'était sa vie après tout. « Fais à ta tête de pioche ! ». Comme pour le rejet qu'elle avait définitivement rejeté de sa vie. Ne pouvant plus supporter ces mises à l'écart, elle avait pris et assumé la décision de ne plus jamais demander quoi que ce soit à qui que ce soit. De peur, sans se l'admettre, d'un nouveau refus. Un non deviendrait une indigestion. L'indifférence ne ferait plus de différence. Si elle avait besoin de quelque chose, elle achetait. « N'a-t-on pas inventé l'argent parce qu'il n'y avait plus de parole ? ». Il n'était plus question de fin de non-recevoir.

« Débrouille-toi, démerde-toi, aide-toi et le ciel ne fera pas le moine. ».

Si elle avait raté sa vie, elle ne voulait surtout pas rater sa mort. Même si elle n'était pas plus disposée à mourir qu'elle ne l'avait été à vivre. Pour elle, la mort était cette dernière invitation à danser ce grand ballet qui fait tout retourner en poussière sur cette terre criblée de cadavres, et qui tourne et qui tourne en ridicule et qui s'emballe sur cette piste de danse jonchée de stèles qui ont perdu la mémoire. Et la vie n'était qu'une longue et pathétique valse wagnérienne qui se régénère de sa propre dégénérescence, un twist qui donne le tournis et la nausée à toupiner autour du centre de sa gravité. Une vie qui tourne mal dans tous les sens. Un non-sens unique

dans lequel les humains pivotent au cœur d'un rond-point d'interrogation sans issues, à chercher une sortie de secours en marche arrière pour suivre le courant du troupeau.

Elle se sentait comme un cheveu dont la vie ne tient qu'à un fil et qui sent que sa permanence lui échappe. Elle tentait de philosopher pour se changer les idées reçues. « La philosophie mène à tout, à condition de ne partir de rien. ». Et comme le disent si bien les bédouins : « Le sable est toujours plus doré chez le voisin. ». Mais pour elle, le voisinage était surtout du sable dans l'engrenage. Et comme il n'est jamais trop tard pour ne rien faire, elle se demandait de combien de temps à perdre disposait-elle encore ? Mais elle ne voulait pas faire comme certaines personnes qui attendent la mort pour prendre conscience.

« La mort ne pardonne pas, alors ne vous excusez pas de vivre. ». Elle avait choisi de mordre dans la vie même si celle-ci vous donne mauvaise haleine. Et jusqu'à preuve du contraire, disait-elle, on n'a qu'une seule vie à perdre. « Croire au paradis n'est pas la meilleure façon de s'envoyer en l'air. Et que ceux qui croient en l'enfer aillent au diable. Que vous soyez l' élu d'un peuple imbécile, ou l' élu d'un dieu indélébile, la mort nivellera votre couronnement vers le bas, et vous serez le nouveau roi de cette terre qui vous engloutira volontiers. Vous devrez alors vous contenter d'un dérisoire petit néant, au milieu de nulle part, en forme de rien du tout. Mais rassurez-vous, ça ne durera qu'une éternité. ».

Elle aurait aimé... aimer. Et, qui sait, peut-être même, être aimée. Qu'on la touche, ne serait-ce que d'un regard ou d'un sourire, d'une caresse trahissant un désir... Un mot gentil savamment échappé, une secrète complicité, une sorte de sincérité... Qu'on l'effleure d'une douce attention. Mais en effleurant ce sujet, elle réprimait une larme fugitive qui n'avait sa place qu'en des moments d'une intimité suave et sauvage qu'elle s'empressait de dissimuler. Elle ne s'autorisait que très rarement ce genre d'écart de sentiment. Peut-être pensait-elle que ces délicatesses lui paraissaient déplacées, voire même imméritées. Elle avait fait une croix sur ces futiles croisements qui, sans vouloir se l'avouer, auraient pu, ou su, soulager cette amertume et ces vieilles rancunes que lui avait assénées une vie de regrets et de rejets. C'est que le rejet lui avait donné le goût, le goût de ne plus avoir le goût, le goût de tout foutre en l'air. « L'espoir est tout le temps, temporaire. ».

Elle avait nourri son cœur de rancœur. Passant à côté de sa vie en fourbissant ses armes, en enfouissant ses larmes, à chercher noise envers tous ceux et celles qui l'avaient laissée en plan à surnager dans ce courant aliénant des noyés qui ont raison, cette raison qui a toujours raison, cette raison qui n'a jamais tort, la raison du plus mort.

« Il ne faut rien attendre de la vie. L'attente de la vie rend la mort plus latente. Pour moi la vie n'est qu'une mauvaise blague qui rend la chute encore plus risible. La vie, c'est pas compliqué, il n'y a rien à comprendre. Attendre l'amour ou attendre son tour, attendre Godot ou le gros-lot, sachez que la patience est une vertu qui convient mieux aux morts. ». Elle avait donné d'innombrables deuxièmes chances à la vie. Elle avait essayé, insisté, s'était entêté sur à peu près presque tout, mais, plus souvent qu'à son tour, elle avait perdu son temps, confiance, le nord, pied, patience, n'avait jamais rien gagné, pas même un concours de circonstances. Mais même à travers tous ces extrêmes, elle n'avait jamais abandonné, c'était trop dans sa nature. « Jamais je ne rendrai l'âme, vous allez devoir venir la chercher ». Souvent, elle avait songé à s'enlever la vie, mais c'était la seule qu'elle avait. « Plus longue sera la vie, plus courte sera la mort. ». Et comme vivre lui semblait la meilleure façon de passer le temps, elle conclut qu'en restant vivante le temps passerait plus rapidement.

Sa dernière volonté était de ne pas en avoir. Et son dernier repas, de toute façon, n'aurait pas passé. Refusant aussi l'extrême-onction, elle préférait avoir la possibilité d'aller chanter une poignée de bêtises au grand patron. S'il daignait se présenter. Ne lui manquait que son vieux matou miteux, son ignominieux mignon minou, son Darwin, qui lui l'aurait comprise et acceptée telle qu'elle était. Moyennant rétribution...

Elle s'était toujours sentie à la fois seule, et de trop. À payer sa dette en limant ses barreaux. À faire son temps. Et c'est au seuil du trépas qu'elle commençait à se sentir libérée. Passant sa vie à éviter les champs de mines, mais sa liberté s'ouvrait sur champ de ruines. Elle avait roulé sa bosse comme Sisyphe avait roulé sa roche. « Pierre qui roule vaut mieux que deux tu l'auras. ».

Elle n'était plus que sa douleur. Gardant tout en dedans. Rien à espérer. Rien à voir. Rien à pleurer. Rien à vomir. Rien à chier. Rien à rien. L'attente. À attendre trois petits points d'orgue ou d'exclamation, un et cetera, un amen ou un alléluia, un glas,

un coma, n'importe quoi, un point final, un « last call » d'une vie qui n'avait pas de cœur alors qu'elle en avait trop. Et ce foutu instinct de survie qui insiste et revendique ses droits tout en gardant le meilleur pour la fin. Ces dernières secondes se fractionnaient et se subdivisaient à l'infini et ressemblaient de plus en plus à une vie éternelle de souffrances et d'extase, de paroxysme et de climax, de nec plus ultra au septième ciel et de je n'en peux plus de ce calvaire à maudire l'arnaque du tabernacle qui nousfait demander pardon à dieu alors que c'est lui qui a commencé.

Elle n'était plus qu'un grain de néant dans ce drain de sable mouvant. Elle flottait sous la botte de la faucheuse qui lui marchait sur les os à dériver sur le Styx sur une barque en forme de lit de mort qui coule au fil de l'au-delà.

Ne reste plus que ce petit manège de la vie qui se venge de la mort. De la mort qui se venge de la vie et qui, tel un éternel règlement de con, n'en finit plus de renaître de ses cendres tel un phénix dont les plumes roussies réécrivent cette vieille histoire du cercle vicieux qui court après sa queue.

Post-scriptum et post-mortem :

« Le fait de ne pas avoir de qualité de vie ne garantit pas une qualité de mort. Cependant, avoir conscience de la mort est un bon début pour avoir conscience de la vie. Mais revenez-en de la vie parce que de la mort, vous n'en reviendrez pas. Quand on meurt, c'est pour la vie ».